

LES DIEUX S'EN VONT.

Le général X... était excellent tacticien ; il ne manquait pas d'esprit naturel et, n'étant son ignorance au point de vue littéraire et artistique, il eût certes fait l'ornement d'un salon.

Malheureusement, il n'avait reçu qu'une éducation secondaire et il commettait parfois des bévues comiques ; mais il se tirait des situations les plus burlesques en désarmant les rieurs par ses bons mots, sa brusque franchise et sa bonhomie gauloise.

Le général voulut un soir donner une fête de nuit dans les magnifiques jardins de sa villa située, près d'Alger, au milieu de la magnifique plaine de Mustapha. Il voulait que son bal fût splendide ; il ne négligea rien pour rivaliser d'éclat et de magnificence avec le gouverneur de l'Algérie d'alors, dont le faste était célèbre.

Tout marchait pour le mieux, et le général, huit jours avant la soirée, croyait n'avoir rien oublié dans le programme des embellissements, quand il s'avisa que son jardin manquait de statues.

Il savait qu'en ce moment un zéphyr travaillait, à Alger, au buste d'un colonel tué depuis peu et auquel on élevait un tombeau ; ce soldat était un sculpteur d'un certain talent, et le général, qui ne s'imaginait pas le temps qu'il faut pour modeler un groupe, ne douta pas qu'en huit jours l'artiste ne peuplat son jardin de dieux et de déesses mythologiques.

Donc, il fit demander le zéphyr. Celui-ci se présenta, crâne, fringant, l'œil assuré. Ces troupiers fantaisistes poussent la désinvolture à un point incroyable ; ils portent avec un brio inouï leur modeste capote grise, et ils ont un *chic ébouriffant* que jaloussent les zouaves eux-mêmes.

Cerveaux brûlés, cœurs de feu, les zéphirs, n'était l'ennui de la garnison qui les pousse à des coups de tête, seraient l'élite des régiments ; malheureusement ces tempéraments, impatientes de frein, se laissent emporter à des excès qui nécessitent leur envoi en Afrique dans des corps spéciaux où la discipline est terrible.

Et pourtant, ils trouvent le moyen de jouer des tours pendables à leurs supérieurs, le plus souvent, leurs farces sont si amusantes qu'on ne sait qui punir ou que l'on a trop ri pour n'être pas désarmé.

Le général attendait le zéphyr au milieu de son parc.

— Mon garçon, tu as beaucoup d'adresse, à ce qu'il paraît ; voici ce que je voudrais de toi : je donne un bal de nuit samedi prochain, je désirerais orner mes bosquets de quelques statues ; il me faudrait des Bacchus, des Apollons, des Vénus, tout le tremblement de l'antiquité, en plâtre.

— Pourquoi pas en marbre pendant que vous y êtes ? fit le zéphyr d'un air goguenard. Huit jours ! c'est impossible !

— Tais-toi, *fricollieur*, fit le général en fronçant le sourcil ; je n'aime pas qu'on me réplique.

— Mais, mon gén...

— Assez ! Si tu n'as pas fini mes statues samedi à huit heures du soir, je te flanque un mois de prison.

Le zéphyr, un peu ahuri, regarda le général ; celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter.

— Combien te faut-il pour acheter ton plâtre ? demanda le général.

— Cent francs, dit le zéphyr avec un sang-froid superbe.

Il avait pris son parti de la bizarre prétention de son chef. Celui-ci trouva la somme un peu forte ; mais il s'exécuta :

— Voilà cinq louis, *carottier*, dit le général en donnant les cinq pièces d'or au sculpteur ; mais si le plâtre était à ce prix-là, on aurait de l'économie à bâtir les maisons avec des piles de douros (cinq francs). A samedi huit heures.

— Mon général, accordez-moi 'minuit, puisque la fête ne commence qu'à une heure du matin.

— Soit ! Mais soigne bien ça ; tâhe surtout de réussir les déesses ; fais-moi une Vénus bien ficelée.

— Ah ! voilà, fit le zéphyr ; je ne peux vous fabriquer que des dieux.

— Pourquoi ?

— Parce que dans mon art, chacun a sa spécialité ; je n'ai jamais appris à sculpter des femmes.

— Diable ! fit le général contrarié ; c'est fâcheux. Enfin, soit, pourvu que tu ne manques pas de parole, je me contenterai de tes bonshommes. Allons, au revoir.

— Au revoir et merci, général, fit le zéphyr en riant dans ses moustaches.

Et il s'en alla.

Le soir il menait grand bruit dans les cabarets d'Alger. Il faisait danser les louis du général ; durant huit jours on le vit mener joyeuse existence par tous les cafés de la ville et de la banlieue.

La veille du samedi, le général manda le zéphyr.

— J'en apprends de belles, dit-il en tordant furieusement sa moustache ; tu flânes au lieu de travailler ; tu as fait scandale hier au café-chantant ; tu as passé la nuit précédente au violon ; tu as rossé un nègre dans la rue Bab-Azoum ; ce matin... tu...

— Mon général, interrompit le zéphyr, je ne peux modeler que quand je suis gris : beaucoup de grands artistes ont été comme moi ; la preuve que je *pioche* après vos bonshommes, c'est que je fais tapage ; je n'ai de l'inspiration que dans la surexcitation de l'ivresse.

— J'ai entendu dire, en effet, que beaucoup de sculpteurs étaient des pochards finis, murmura le général. Du reste, tu sais, si tu n'es pas prêt, au *bloc* ! (prison, en style de bivouac).

— Suffit ! dit le zéphyr. Et il tourna les talons. Puis il se ravisa :

— Mon général, dit-il, une recommandation.

— Quoi !

— Engagez vos invités à ne pas toucher aux statues.

— Pourquoi ?

— Parce que le plâtre sera encore tout frais et ça pourrait le détériorer ; un rien suffit pour casser une statue qui sort du moule.

— C'est bien, on avertira son monde.

— Mais, mon général, ce sera bien difficile de dire cela verbalement à tant de personnes ; moi, à votre place, je mettrais une pancarte à l'entrée des jardins avec deux quinquets de chaque côté, et j'écrirais sur cette affiche, en grosses lettres :

*On est prié de ne pas toucher aux statues.*

— Ma foi ! tu as raison. C'est plus simple que de s'exterminer à dire cela à tant de gens.

— Je puis être sûr que vous n'oubliez pas la pancarte ?

— Puisque je te le promets.

— C'est que, voyez-vous, si on s'avise de tâter mes plâtres, je ne réponde de rien.

— Sois tranquille, on respectera la consigne que je ferai coller bien en vue. A demain.

— A demain, mon général.

Il était minuit, le général terminait sa toilette et jurait tous les mille diables de l'enfer, parce que son habit était trop étroit et que son maître Jacques, aposté à la petite porte du jardin, ne venait pas le prévenir que les statues étaient arrivées.

Mais enfin son majordome entra.

— Eh bien ? fit le général.

— Il est en bas, fit le domestique.

— Et les dieux ?

— Il les a fait apporter sur un brancard par des nègres.

— A la bonne heure. Sont-ils beaux, ces dieux-là.

— Dam', mon général, je ne les ai pas vus ; ils étaient couchés et couverts de linges. J'ai proposé au zé-

phyr de l'aider et j'ai voulu regarder une de ses statues ; mais...

— Mais quoi ?

— Alors il m'a envoyé un coup de pied quelque part, en me disant *d'fiche* mon camp, qu'il voulait placer ses œuvres lui-même et que si on *l'embêtait*, il casserait tout.

— Il a raison, ce garçon, dit le général enchanté d'avoir ses dieux ; de quoi te mêles-tu ? Il ne faut jamais contrarier les artistes.

Et le général acheva de se sangler pour entrer dans son habit. Puis il descendit au jardin.

A l'entrée, il trouva le zéphyr en train de se disputer avec le majordome devant la pancarte où était écrit :

*Ne pas toucher aux statues.*

Le zéphyr trouvait les lettres trop petites et tempêtait.

— Mettez un quinquet de plus, dit le général pour arranger le différend. Et il emmena le sculpteur avec lui pour voir les dieux.

Le zéphyr mena son général aux endroits les plus sombres.

— Où diable as-tu fourré tes plâtres fit le général ; tu les enfouis loin des illuminations, dans des bosquets touffus.

— Ça se fait toujours, dit le zéphyr ; le plâtre aux lumières est affreux ; il fait très bien sous la feuillée, dans une demi-clarté. Vous allez voir un Jupiter superbe.

Et le zéphyr toussa fortement en approchant d'un berceau de verdure sous lequel était un Jupiter.

Le général poussa un cri d'admiration en apercevant une magnifique statue ornée d'une barbe splendide.

— Sacrebleu ! fit-il en s'approchant ; c'est réussi, tou Jupiter.

— N'est-ce pas général ?

— Le gouverneur sera furieux ; il n'a pas de pareils chefs-d'œuvre dans son jardin. Mais dis donc, il ressemble au caporal-sapeur des zouaves ?

— C'est lui qui a posé, mon général, fit le zéphyr.

— Tu peux te vanter de l'avoir reproduit traits pour traits. Allons voir les autres.

Et le général fit le tour des bosquets s'extasiant ici devant un Bacchus, là devant un Apollon.

Seulement il remarqua que le zéphyr toussait chaque fois qu'il s'approchait d'un des endroits où s'élevaient ses chefs-d'œuvre. Il en fit l'observation.

— Mon général, répondit le sculpteur, c'est nerveux ; c'est l'émotion. On craint toujours d'avoir mal réussi.

— Voilà cent francs et ne tousse plus, dit le général, je suis content de toi.

— Merci, général ! s'écria le zéphyr, et il s'esquiva.

Les invités arrivaient. Une demi-heure après, le bal commençait.

De temps à autre des cavaliers et des dames qui, entre deux valses, s'étaient égarés dans les allées les plus couvertes, revenaient sur la pelouse ou l'on dansait et faisaient compliment au général sur ses statues. Le Jupiter surtout produisait un grand effet avec sa foudre en main et sa barbe vénérable.

Le gouverneur, au moment où il faisait son entrée, en entendit parler ; il désira le voir. Le général s'empressa de le conduire au berceau où

se cachait le chef-d'œuvre ; nombre d'invités s'y rendirent aussi.

On s'extasia. Tous les officiers, tous les civils connaissaient le caporal-sapeur des zouaves et la ressemblance de la statue avec le modèle était réellement frappante.

Tout à coup le gouverneur poussa un oh ! qui inquiéta le général.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Rien, fit le gouverneur ; il m'avait semblé voir remuer la tête de la statue, une illusion.

— Mais non, fit un officier ; elle s'agite, tenez.

Tout le monde était stupéfait. Le général n'en revenait pas. Tout à coup la face du dieu se crispa, il parut faire un violent effort pour se retenir, puis il éternua à outrance.

On juge de l'étrange surprise de tout le monde. Le général éffaré contemplait le miracle en roulant des yeux égarés.

Soudain le dieu parla :

— Je vais vous dire, mon général, fit Jupiter, la consigne était de ne pas remuer devant le monde et de ne pas parler ; mais je n'ai pas pu me retenir d'éternuer.

Plus de doutes. C'était le caporal lui-même badigeonné avec du plâtre.

Le général exaspéré arracha une branche d'arbre pour en houspiller Jupiter, mais celui-ci sauta à terre et s'enfuit au milieu des rires inextinguibles des spectateurs.

Les autres dieux, voyant leur camarade se sauver, comprirent que leur situation n'était pas tenable ; ils descendirent de leur piédestal et détaient d'un pas léger.

Grand emoi parmi les invités qui n'avaient pas quitté le bal et ceux qui se promenaient dans les allées. Ce fut une scène exilarante.

Le général avait renoncé à poursuivre son Jupiter, quand son majordome ahuri accourut vers lui en criant les bras levés au ciel :

— Général, général, les dieux s'en vont !

— Laisse-les partir, animal, lui répondit le général ; ce sont des faux dieux.

Puis en aparté.

— Je ne m'étonne plus de ce que ce scélérat de zéphyr défendait d'y toucher.

Cet incident avait trop égayé les invités pour que leur hôte en tint rancune à l'auteur. Le zéphyr fut pardonné ainsi que les faux dieux.

LOUIS NOIR.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE - Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL

Boîte 880 B.P.